

## Vincent Charbonnier

chargé de cours en philosophie de l'éducation à l'université Lyon 2 et doctorant en philosophie à l'université Paris 8, vient notamment de publier, avec Eustache Kouvélakis, *Sartre, Lukács, Althusser : des marxistes en philosophie*. Paris, PUF, 2005.

## Une pensée pour l'avenir

À propos de Lev Vygotski, *Conscience, inconscient, émotions* (précédé de « Vygotski, la conscience comme liaison » par Yves Clot). Paris: La Dispute, 2003.

**La publication de ce recueil de trois textes de Lev S. Vygotski**, est une heureuse initiative des éditions La Dispute, dont il convient de saluer ici l'opiniâtreté à rendre l'œuvre du grand psychologue russe, prématurément disparu à l'âge de 38 ans (1896-1934), accessible au public francophone<sup>1</sup>. Grâce à ce recueil, sont à nouveau disponibles deux textes précédemment publiés en traduction française dans la revue *Société française*, en 1994 et 1995 mais depuis lors introuvables, et dont un, le premier, maintes fois commenté, est désormais ce qu'il est convenu de nommer, un *classique*. « La conscience comme problème de la psychologie du comportement », publié en 1925 est le texte d'une conférence donnée en octobre 1924 à l'Institut de psychologie de Moscou; « Psychisme, conscience, inconscient », fut publié en 1930; « Les émotions et leur développement chez l'enfant », qui date de 1932 et qui paraît pour la première fois en traduction française, est l'une de ses conférences sur la psychologie prononcée à l'Institut pédagogique supérieur de Léninegrad. La qualité de ce recueil réside en ce que l'ensemble de ces textes constituent autant de jalons de l'élaboration vygotkienne, offrant ainsi l'opportunité de saisir *in concreto* la construction de sa pensée. Car ce qui frappe d'emblée le lecteur, c'est leur cohérence et leur précision ou, pour mieux dire, le *mouvement* d'une pensée éloignée de toute tentation spéculative et/ ou réductionniste, qui puise dans la richesse et la complexité de l'humain en ses dimensions psychiques, afin d'en construire la science sans l'y réduire pour autant. S'y exprime la singularité d'une voix, en psychologie d'abord, que Vygotski, fût-ce à titre essentiellement posthume, a profondément contribué à transformer, mais aussi dans le marxisme duquel il se révèle pleinement

comme un penseur perspicace et fécond. C'est probablement ainsi que peut se comprendre l'occultation dont il fut la victime durant une aussi longue période qui excède d'ailleurs largement, la seule stalinienne, sans compter sa (tardive) redécouverte.

Ce recueil permet d'appréhender le travail de pensée de Vygotski depuis sa critique de la réflexologie, en son nom et avec ses mots, jusqu'à sa vigoureuse critique de la théorie des émotions de W. James, en passant par sa discussion très serrée de la caractérisation du psychisme. Ce premier mouvement se recoupe d'un autre, plus synchronique, celui – *interne* – de son élaboration réflexive, en particulier à l'égard de la psychologie objectiviste déjà mentionnée mais aussi de la phénoménologie (Husserl) et de la métapsychologie (Freud), à l'égard de laquelle son propos est le plus novateur.

Avant d'en venir aux textes proprement dits, il n'est pas sans intérêt d'esquisser brièvement sa thèse centrale. L'activité humaine, et l'activité psychique en particulier, ne se réduit pas à un ensemble de conduites adaptatrices, ni le comportement à un agencement raffiné de réflexes. En effet, l'activité implique une transformation du milieu par l'être humain lequel se transforme simultanément, en créant des médiations, en construisant des outils, en inventant des instruments sémiotiques. L'originalité de Vygotski consiste notamment à élargir le cadre sémiotique aux instruments psychiques, c'est-à-dire à les concevoir comme des signes. Produits *socialement* élaborés et *socialement* transmis, ces outils et ces instruments (se) présentent, pour chaque nouvelle génération, (avec) un caractère de contrainte et d'extériorité, qui requiert un véritable processus (actif) de *ré-appropriation* et pas uniquement une « simple » intériorisation (passive)<sup>2</sup>. S'en déduit le principe cardinal de la « genèse historico-culturelle » des processus et des fonctions psychiques supérieures que Vygotski découvre au travers du langage égo-centrique de l'enfant. Ce langage est en effet l'un des phénomènes marquant le passage « des formes d'activité sociale, collective de l'enfant » (« fonctions interpsychiques ») à « des fonctions individuelles » (« intrapsychiques »). Et Vygotski précise que ce passage est « une loi générale du développement de toutes les fonctions psychiques supérieures, qui apparaissent initialement comme des formes de l'activité en collaboration et ne sont que par la suite transférées par l'enfant dans la sphère de ses formes psychiques d'activité. » (*Pensée et langage*, p. 446)

Dans « La conscience comme problème de la psychologie du comportement » (1925), deux idées agrément de manière originale cette thèse. Si le comportement n'est pas le déploiement immanent d'une essence, fût-elle individuée, mais un possible actualisé parmi une infinité de possibles, en fonction des circonstances *concrètes* de l'*activité* du sujet (p. 76), il en résulte deux conséquences. Tout d'abord que « le mécanisme du comportement social et de la conscience sont un

seul et même » (p. 89) et ensuite, que la conscience est « en quelque sorte un contact social avec soi-même », un « cas particulier de l'expérience sociale » (p. 91-92). La conscience n'est donc pas une substance pensante immatérielle ni, symétriquement, une *chose* « matérielle<sup>3</sup> » – deux perspectives également abstraites et jumelles –, mais plus essentiellement, une *activité* historico-culturelle. « Nous nous connaissons nous-mêmes parce que nous connaissons les autres. » Ainsi, « la conséquence de l'hypothèse avancée, si elle est adoptée, sera la sociologisation, qui en découle directement, de toute la conscience, [la conséquence] sera de reconnaître que l'élément social a dans la conscience la primauté de fait et la primauté de temps. » (p. 90) Mais contre le sens commun, parfois trop vénérable, la « sociologisation » n'implique nullement aucune réduction mais, bien au contraire, une complexification : la conscience est bien, selon la fameuse formule marxienne, un rapport, un produit social, ou, selon une pertinente formule d'Yves Clot dans son texte de présentation, « la traduction d'une activité dans une autre activité » (p. 12).

Bien que résumée à grands traits, la singularité de l'approche vygotkienne est patente : il ne s'agit pas d'étudier la conscience « en soi » mais de la faire « vivre » pour l'étudier. Il faut donc la désincarcérer de sa supposée autarcie ontologique, c'est-à-dire ne pas l'expliquer par elle-même ni, réciproquement, la déréaliser comme une simple écume (psychique) de mouvements strictement physiologiques.

Cette double exigence constitue précisément l'un des motifs du second texte dans lequel Vygotski déploie la perspective ébauchée dans le premier. « Psychisme, conscience, inconscient » (1930) est un texte cardinal, de portée tout à la fois épistémologique et méthodologique, et qui peut être considéré comme une condensation des thèses présentées dans son fameux ouvrage sur la situation historique de la psychologie<sup>4</sup>. Vygotski le souligne d'ailleurs *a limine* : « Les trois mots mis en titre de notre essai » ne désignent pas seulement « trois questions psychologiques fondamentales et centrales mais sont à un bien plus haut degré des questions méthodologiques, c'est-à-dire des questions touchant aux principes de constitution de la science psychologique elle-même. » (p. 95)

Il commence d'abord par pointer les insuffisances de la psychologie traditionnelle, au travers de trois de ses principaux paradigmes : la psychologie objective (d'ascendance pavlovienne), la phénoménologie husserlienne (une « géométrie de l'esprit ») et enfin la métapsychologie freudienne, à l'égard de laquelle son jugement est, nous le verrons, problématique. En dépit de leurs raffinements, la réflexologie comme la phénoménologie demeurent foncièrement prisonnières de fondements philosophiques idéalistes, en ce qu'elles *réitèrent* le dualisme cartésien, décomposant les fonctions psychologiques

supérieures en processus psychiques d'un côté et physiques de l'autre. Ainsi, la psychologie objective (réflexologie) se résout-elle *in fine* en une psychologie « non-psychique » (p. 96-100). Quant à la phénoménologie, elle considère le psychisme comme « une sphère d'activité totalement isolée, où n'agit aucune des lois de la matière et qui est le royaume absolu de l'esprit » (p. 100) : une psychologie désincarnée en somme.

À l'encontre de ce dualisme, Vygotski insiste avec vigueur sur le caractère unitaire des processus *psychologiques* qui constituent une « *totalité concrète* » (K. Kosik). Se référant à Spinoza<sup>5</sup> et à Marx, il note que le psychisme « est une partie de la nature elle-même directement liée aux fonctions de la matière supérieurement organisée de notre encéphale » et qu'il faut considérer « le psychisme non pas comme des processus à part, existant complémentaires au-dessus et en dehors des processus cérébraux [...] mais comme l'expression subjective de ces processus mêmes ». (p. 103-104) Cette appréhension unitaire du psychisme ne réduit pas l'originalité qualitative de chacune de ses dimensions, leur distinction n'ayant de réelle pertinence qu'*analytique*.

Est ainsi rejetée toute approche unilatérale, comme, par exemple celle de la phénoménologie qui, dans le psychisme, abolit la différence entre phénomène et être, identifiant sans reste psychisme et conscience (p. 110). Citant la fameuse formule de Marx – « toute science serait superflue si l'apparence et l'essence des choses se confondaient » – Vygotski insiste sur le fait que c'est la possibilité même de la science qui est alors anéantie. Si « l'objet de la psychologie est, formant un tout, le processus psychophysique du comportement, il devient parfaitement clair qu'il n'a pas d'expression adéquate complète dans la seule partie psychique ». (p. 111) La conscience n'est donc pas la vigie souveraine du corps, sinon d'un corps-machine, un corps abstrait, *déréalisé*.

Si la position de Vygotski est tranchée à l'égard des paradigmes objectiviste et subjectiviste de la psychologie, elle est en revanche plus problématique (au sens affirmatif du terme) vis-à-vis de la métapsychologie freudienne. Il en discute plus particulièrement le concept d'inconscient, observant que « la tentative de créer une psychologie à l'aide du concept d'inconscient [est] ambiguë : d'une part, elle est parente de la psychologie idéaliste dans la mesure où on y observe le précepte de l'explication des phénomènes psychiques par des phénomènes eux-mêmes psychiques ; d'autre part, dans la mesure où on introduit l'idée d'un très strict déterminisme de toutes les manifestations psychiques et où ce qui est à la base de celles-ci se ramène à une pulsion biologique, organique, c'est-à-dire, l'instinct de perpétuation de l'espèce, alors Freud se place sur le terrain du matérialisme (p. 102) ».

Mais cette ambiguïté n'est pas rédhitoire. C'est précisément parce que conscience et psychisme ne coïncident pas, c'est parce qu'ils ne s'ajoutent pas

*exactement* comme l'affirme la phénoménologie, que se pose la question de l'inconscient et de sa réalité. Vygotski rappelle en outre trois facteurs fondamentaux qui ont d'ores et déjà incliné la psychologie traditionnelle à introduire le concept d'inconscient (p. 112-113) : 1) « le caractère conscient des phénomènes comporte lui-même différents degrés<sup>6</sup> » ; 2) la vie psychique est le lieu de conflits et de luttes incessant(e)s pour « entrer dans le champ de la conscience » ; 3) la dynamicité spécifique des représentations c erebrales.

En soi, ces facteurs ne sont pas impertinents. Dans la mesure où le psychisme est une « composante d'un processus complexe que ne recouvre pas entièrement sa partie consciente », il nous semble écrit Vygotski, « qu'en psychologie il est parfaitement légitime de parler de psychologiquement conscient et de psychologiquement inconscient : l'inconscient est potentiellement conscient. » Et quelques lignes plus loin : « l'avantage d'une conception dialectique » c'est que « l'inconscient n'est ni psychique ni physiologique mais qu'il est psychophysologique ou, plus exactement, psychologique (p. 118-119) ».

En lien avec ce qui précède, Vygotski reprend alors à son compte l'idée énoncée par John B. Watson, d'une relation entre l'inconscient et le non verbal (p. 121), ce que, dans sa présentation, Y. Clot reformule comme une « activité délivrée, comme une pensée délivrée des mots », ajoutant que « Vygotski se prépare ainsi à écrire les plus belles pages de *Pensée et langage* » (p. 30). On songe naturellement à l'idée cardinale que le langage n'est pas la simple extériorisation de la pensée, ni sa simple *expression* mais un registre potentiel de son *accomplissement* : « la pensée, écrit-il, ne s'exprime pas dans le mot, elle s'y accomplit ». On songe également à sa métaphore très suggestive comparant la pensée à un nuage déversant une pluie de mots<sup>7</sup>.

Laudatrices, ces remarques ne recèlent toutefois aucune tentation hagiographique. Car le rapport de Vygotski à la psychanalyse demeure problématique, en ceci qu'il tend à minorer le rapport structurel de l'inconscient freudien qui ne se réduit pas à du potentiellement conscient, puisque s'y oppose le refoulement. Nous formons alors l'hypothèse que Vygotski n'échappe peut-être pas à la tentation de rendre la métapsychologie freudienne fonctionnelle à sa propre construction pour des raisons scientifiques qui ne sont pas irrecevables. Au-delà de la stricte question de l'inconscient, c'est bien la question du m aterialisme implicite – « spontan e » eut dit Althusser – de la théorie freudienne qui est selon nous posée. Non sans raisons, Vygotski y soupçonne un vitalisme, celui-là même qu'il critiquera dans la théorie des émotions de W. James, impliquant une restauration subreptice de la métaphysique dans la psychologie<sup>8</sup>.

« Les émotions et leur développement chez l'enfant » (1932) couronne le propos vygotkien par le refus de toute conception organiciste des émotions, concevant celles-ci comme projections psychiques de mouvements orga-

niques. Au contraire, les émotions sont très exactement des processus *psychologiques* unitaires. S'appuyant à nouveau et de manière critique sur les réflexions de Freud, Vygotski souligne avec force que les émotions ne sont pas *sédentaires*, mais nomades, qu'elles ont une histoire, celle du sujet, à la formation et à la personnalité duquel elles contribuent, et une étoffe concrète, son activité à laquelle elles sont re-liées. Vygotski rappelle à ce propos que l'expérimentation montre le rôle central jou e par les émotions dans la mobilisation de l'organisme tout entier, y compris donc le comportement, pour fuir un danger par exemple : « personne, en effet, n'a jusqu'ici d etermin e ce que peut le corps » comme le remarque Spinoza que Vygotski ne néglige pas de citer. Les émotions ne sont ni l'écume contemporaine de comportements archaïques s ediment es dans notre métabolisme, ni la précedence psychique de mouvements physiologiques – version modernisée des antiques « humeurs ».

Nous l'avons dit en commençant, l'intérêt de ce recueil réside en ce qu'il donne à lire l'évolution diachronique de la pensée de Vygotski, autrement dit la manière dont il aborde, à partir des thèmes spécifiques  evoqu es dans le titre même du recueil, les questions de la psychologie et du psychisme. Son intérêt est aussi, croyons-nous, d'attester la puissance de Vygotski pour le marxisme aujourd'hui, et pas seulement dans le strict champ académique dans lequel son intervention est pour l'instant circonscrite : la psychologie et les sciences de l' ducation.

Vygotski fut la victime non consentante de sa singularité dans le champ d'un « marxisme », que l'on dira officiel au sens de la vulgate, régente de si longues années. Pour la petite anecdote, on signalera que, outre la bolchevisation stérilisante de la pensée soviétique – y compris donc la psychologie, ses sympathies pour Trotski furent assurément un motif d'ensevelissement sous le dur linceul de l'histoire effacée. Singulier, il le fut en effet, en ne revendiquant jamais sa construction théorique comme « marxiste », au sens de la vulgate définie plus haut. Ainsi a-t-il fermement r ecus e toute idée d'une « psychologie marxiste » conçue comme la simple déclinaison abstraite, ou pire, l'application du marxisme « dans » la psychologie : « *il n'y a pas encore* de psychologie marxiste ; celle-ci doit être entendue comme une tâche historique et non comme un fait acquis<sup>9</sup> ».

Son œuvre participe donc résolument de ce « marxisme créateur » qui a su résister aux dévoiements simplificateurs de ce « court xx<sup>e</sup> siècle ». Une œuvre dynamique donc, qui prom e(u)t de fertiles confrontations. Outre celles évoquées plus haut avec Gramsci et Sartre, nous en estimons une autre encore plus prégnante avec György Lukács et plus particulièrement son *Ontologie de l'être social*. Ce qui les noue est la question centrale de l'anthropog nese qui ne renie pas son attachement au marxisme ni ne r ecrie sa structuration histo-

rico-culturelle<sup>10</sup>. En définitive, c'est la question majuscule et ô combien actuelle d'une théorie émancipatrice du sujet et de l'individualité qui est ici posée, et pour laquelle les analyses de Marx et Engels (*L'Idéologie allemande*) mais aussi, ne l'oublions pas, de Spinoza, sont décisives. C'est précisément, nous semble-t-il, la motion souterraine de la pensée de Vygotski qui relie son travail inachevé d'une *Théorie des émotions* à ses travaux ultérieurs pour lesquels il est essentiellement aujourd'hui (re)connu.

Ce *filò conduttore* tissé par Vygotski corrobore ce qu'André Tosei a, de son côté, bien mis en évidence, à savoir l'existence voire la concurrence de deux lectures de Spinoza dans le marxisme. L'une passe par Plekhanov qui le lit à l'aune de la science allemande – Leibniz-Wolff-Hegel pour aller vite –, reformulant son système en une néométaphysique « matérialiste ». L'autre, la « grande Autre », passe par Labriola qui soutient une lecture résolument non-spéculative, centrée sur la partie III de l'*Éthique*<sup>11</sup>, à laquelle il ne fait selon nous aucun doute que la lecture vygotkienne est affiliée. Nous voici donc reconduits à (re)penser, grâce à Vygotski, la puissance de Spinoza pour le marxisme et pour l'émancipation, vitale désormais, du genre humain, qui ne pourra être que son œuvre. Une pensée pour l'avenir, indiscutablement.

- 1 Mis à part le présent recueil, signalons son maître ouvrage, *Pensée et langage* (1934) dont la troisième édition française a été publiée en 1997, ainsi que la récente parution de sa thèse : *Psychologie de l'art* (1925). Nous y ajoutons l'ouvrage collectif dirigé par Yves Clot, *Avec Vygotski*, dont une seconde édition augmentée a paru en 2002.
- 2 Cf. notamment Marx & Engels, *L'Idéologie allemande*. Paris, Éd. Sociales, 1976.
- 3 Sur ce point précis voir André Tosei, « Philosophie de la praxis et dialectique », *La Pensée*, 1984, n° 237, p. 100-120 et en particulier p. 104 sq. – et J.-P. Sartre – voir « Matérialisme et révolution » (1946). In *Situations philosophiques*. Paris, Gallimard, 1990, p. 81-140.
- 4 Cf. L. Vygotski, *La Signification historique de la crise en psychologie*, Lausanne, Delachaux & Niestlé, 1999. Rédigé en 1927, cet ouvrage n'a été effectivement publié en russe (sa langue originale), qu'en 1982.
- 5 Vygotski est aussi l'auteur d'une *Théorie des émotions : étude historico-psychologique* qui discute Descartes en s'appuyant notablement sur Spinoza. Une traduction française, de qualité

discutable, a paru aux éditions L'Harmattan en 1998

- 6 Leibniz l'avait déjà thématiqué, par exemple dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*.
- 7 Sur tout cela, voir Vygotski, *Pensée et langage*, en particulier le ch. 7 : « Pensée et mot ».
- 8 C'est au fond la même intention qui anime la critique de la psychanalyse, d'ailleurs contemporaine, de Georges Politzer. Cf. la *Critique des fondements de la psychologie* (1928), Paris, Puf, 1994.
- 9 L. Vygotski, *La Signification historique de la crise en psychologie*, p. 308 ; souligné par Vygotski. En d'autres termes, la psychologie attend (encore ?) son *Capital*.
- 10 J'en tente une première esquisse dans une étude, « Des réifications de la raison », à laquelle je me permets de renvoyer, dans E. Kouvelakis & V. Charbonnier (dir.), *Sartre, Lukács, Althusser : des marxistes en philosophie*, Paris, Puf, 2005, p. 81-102.
- 11 Cf. A. Tosei, « Labriola devant Spinoza : une lecture non-spéculative » et « Le marxisme au miroir de Spinoza ». In *Du matérialisme de Spinoza*.

## Lu d'ailleurs

### Michael Löwy

Sociologue, CNRS, auteur notamment de *Utopie et Rédemption* (PUF, 1988) et de *La Guerre des dieux* (Éditions du Félin, 1998)

## Dialectique de l'utopie (anglaise) :

À propos de Matthew Beaumont, *Utopia Ltd: Ideologies of Social Dreaming in England 1870-1900*, Leiden, Brill, 2005, 214 p.

**Ce livre est une remarquable contribution à une histoire** matérialiste des utopies, à travers l'étude des romans utopiques anglais de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Culture marxiste et profondeur philosophique distinguent cet essai, inspiré de Marx, William Morris, Ernst Bloch et Walter Benjamin, des travaux habituels sur cette thématique.

C'est dans un contexte historique défini par la Commune de Paris, la Grande Dépression des années 1873-1896, et les premières luttes sociales des travailleurs anglais, que sont publiés, en très grand nombre, des romans utopiques en Angleterre. Dans leurs manifestations les plus radicales, ils offrent la possibilité d'un regard utopique/ critique sur la société contemporaine, à partir d'un avenir fictif. Dans leurs formes les plus conformistes, ils restent prisonniers du présent (bourgeois), incapable de « briser le *continuum* de l'histoire » (W. Benjamin).

William Morris, dans son célèbre roman utopique *Nouvelles de nulle part* (1891), inspiré de la tradition romantique anticapitaliste anglaise, incarne les premiers. Son rival, l'Américain Edward Bellamy, avec *Looking Backward (Regardant en arrière)* de 1888, est le représentant le plus influent des seconds, c'est-à-dire des utopies « par en haut », socialistes d'État, qui ne mettent nullement en question la civilisation (capitaliste) moderne.

Proche du fabianisme, Bellamy propose une utopie réformiste, évolutionniste, moderniste, philanthropique, profondément « petite-bourgeoise », une sorte de « troisième voie » entre le laisser-faire capitaliste et la révolution socialiste. Dans son roman utopique, l'avenir se présente sous la forme du « nationalisme » – le mot « socialisme », trop compromis avec le drapeau rouge et l'odeur de pétrole des incendies de la Commune, est évité – un système grâce auquel « la nation devient une seule grande corporation d'affaires, un seul capitaliste à la place de tous les capitalistes », tandis que les travailleurs sont mobilisés dans une « armée industrielle » à la discipline militaire... Cet avenir